



MICHELE BARDSLEY

BIENVENUE À NEVERMORE - 2

Sombre sacrifice



CRÉPUSCULE

Sombre sacrifice

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

BIENVENUE À NEVERMORE

1 – La sorcière maudite
N° 10258

MICHELE
BARDSLEY

BIENVENUE À NEVERMORE – 2

Sombre sacrifice

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Tiphaine Scheuer*





POUR **e**lle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
NOW OR NEVER

Éditeur original
Signet Eclipse, an imprint of New American Library,
a division of Penguin Group (USA) Inc., New York

© Michele Bardsley, 2012

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2014

Prologue

Vingt-cinq ans plus tôt... Quelque part à Washington, D.C...

Millicent Dover adorait les enfants.

Dans l'incapacité d'en avoir elle-même, elle canalisait toute sa tendresse maternelle au profit de sa mission à l'orphelinat du Cœur de Corbeau.

C'était un endroit où l'on abandonnait les petits amours qui étaient trop différents pour survivre dans leurs familles de terrestres. Si un enfant commençait à montrer des signes d'héritage magique, qu'il naquît avec des traces de maléfice ou, dans certains cas, avec des membres surnaturels – les queues étant les plus fréquents – les parents pouvaient venir déposer leurs nouveau-nés, ou n'importe quel enfant âgé de moins de quatre ans, au Cœur de Corbeau.

Sans qu'on leur pose la moindre question.

On leur délivrait ensuite un certificat de décès et, si nécessaire, un rapport du médecin légiste.

Et les pauvres chéris étaient laissés aux soins de Millicent.

Depuis la fondation de l'orphelinat par la Maison des Corbeaux, ses membres se voyaient accorder un accès prioritaire aux jeunes magiques. Malgré tout, elle faisait de son mieux pour placer les enfants dans de bonnes Maisons, et encore plus pour s'assurer de leur bonne éducation, de leur bon développement physique et mental et, par-dessus tout, de leur discipline.

Millicent ne tolérait pas la moindre effronterie.

Si les enfants du Cœur de Corbeau n'avaient pas été adoptés avant l'âge de cinq ans, ils étaient envoyés dans des Maisons de correction au Mexique ou offerts à des entreprises européennes qui pourvoyaient aux besoins de... eh bien, d'une clientèle très *spéciale*.

Et puis il y avait les anges de Millicent.

Comme l'adorable chérubin qui lui tenait la main si fermement à cet instant précis.

Quelle bonne petite fille – intelligente, jolie, docile. Il y avait quelque chose chez elle... elle avait... une étincelle. Millicent aimait ses anges du mieux qu'elle pouvait, vraiment, mais il semblait que Lenore avait quelque chose de plus à offrir à ce monde.

Eh bien, songea Millicent, peut-être que cet éclat allait jouer en sa faveur de l'autre côté. Oui. La douce petite Lenore serait la plus brillante de tous les anges.

Millicent ouvrit la porte de la pièce spéciale. Seuls ses anges étaient autorisés à la voir. Tout n'y était que rose, frou-frou et dentelles. Une ambiance joyeuse. C'était comme de marcher sur des nuages de barbe à papa.

Une chaise longue reposait dans un coin, l'emplacement était parfait pour le repos d'un ange. Ils semblaient toujours si paisibles quand ils s'allongeaient pour se détendre... Elle éprouvait une certaine fierté à ne jamais les faire souffrir. Elle immortalisait leurs derniers instants et rangeait les photos dans ses albums. Elle venait parfois faire ses pauses déjeuner dans cette pièce pour se souvenir de tous les enfants qu'elle avait aimés et qui l'avaient aimée en retour.

— C'est vraiment très joli ici, mademoiselle Millicent.

— Merci, ma chérie. (Elle tapota les boucles noires de la fillette.) Va t'asseoir. On va prendre le thé avec des petits gâteaux. Et tu pourras manger tes friandises pendant que je te lirai une histoire.

Le service à thé était déjà prêt ; ainsi que l'assiette de cookies.

Lenore s'installa sur la chaise et attendit que Millicent fasse de même.

— Un seul sucre, ou deux ? demanda cette dernière en soulevant la théière.

— Deux, s'il vous plaît.

Oh, comme elle était polie. Quel trésor ! Millicent sourit tout en versant le breuvage parfumé dans les tasses en porcelaine.

— Tu dois tout boire avant de prendre un cookie.

— Oui, mademoiselle.

L'enfant approcha la tasse du bord de ses lèvres et, pendant une fraction de seconde, Millicent éprouva l'envie irrésistible de la lui arracher des mains.

Non. Elle avait reçu des instructions. Le père de la petite en personne avait insisté pour que sa fille de cinq ans soit confiée aux soins de Millicent ; et, plus spécifiquement, que Lenore reçoive un traitement digne d'un ange. Même s'il était rare pour des magiques d'abandonner leurs propres enfants, en particulier un Corbeau aussi puissant que le père de Lenore, ce n'était pas non plus impossible. Elle avait perçu la déception dans les yeux du père quand il avait regardé sa fille.

Les terrestres abandonnaient leurs enfants qu'ils estimaient avoir trop de pouvoirs.

Le père de Lenore l'avait abandonnée parce qu'elle n'en avait pas assez.

Quel dommage car, par ailleurs, la fillette était parfaite. Mais Millicent avait appris depuis bien longtemps à ne pas poser de question. Sa vie était dévouée aux enfants du Cœur de Corbeau. Et même si elle éprouvait quelques doutes inhabituels quant à l'idée d'envoyer Lenore de l'autre côté, elle accomplirait son devoir.

La fillette but une minuscule gorgée avant de faire la grimace.

— Mademoiselle Millicent, ça a un drôle de goût.

Surprise, la jeune femme regarda les yeux bleu clair de Lenore. Elle avait déjà vu un cristal de la même couleur, une fois, d'un bleu si clair qu'il était presque blanc. Comme de la glace.

Comme le jugement.

Millicent fut parcourue d'un frisson, mais elle n'allait pas se laisser intimider par la fillette. Elle fronça les sourcils.

— C'est très grossier de faire des commentaires désobligeants sur ce que ton hôtesse te sert. Tu es une invitée, Lenore.

— Je vous demande pardon, dit-elle d'une petite voix pénitente. Mais n'est-il pas grossier de la part de l'hôtesse de mettre la mort dans le thé ?

Millicent cligna les yeux. Elle avait elle-même confectionné le breuvage d'un mélange d'herbes et d'alprazolam, plus connu sous le nom de Xanax. Elle ajoutait la juste dose de jasmin et de magie pour en masquer le goût.

— Je voudrais rentrer, dit Lenore.

Elle reposa sa tasse pleine et joignit les mains sur ses genoux. Elle soutint le regard de Millicent sans ciller. Ses iris glacials semblaient plus teintés à présent, plus bleus, plus... magiques.

Millicent sentit sa nuque la picoter et des gouttes de sueur perlèrent sur son front. Lenore était vraiment une enfant stupéfiante. Aucun de ses protégés n'avait jamais soupçonné que le thé était trafiqué. Aucun ne s'était jamais plaint.

— J'ai bien peur que tu ne puisses pas rentrer à la Maison, déclara Millicent.

La petite hocha la tête, puis soupira.

— Père ne veut pas de moi.

— Tu devrais vraiment finir ta tasse, ma chérie. C'est pour ton bien.

La fillette baissa les yeux dessus.

— Non, merci. Puis-je me retirer maintenant ?

— Pour aller où ?

Lenore réfléchit, un doigt posé sur son menton.

— Loin, dit-elle. Très, très loin.

— Ce n'est pas une destination, répliqua Millicent. (Elle se leva, défroissa sa robe et sourit à

la petite.) Je vais chercher le livre pendant que tu choisiras où tu veux aller. Tu aimes l'histoire de Cendrillon ?

— Oui, répondit Lenore.

Millicent se dirigea vers la bibliothèque. Les grandes étagères roses ne portaient pas seulement toute une collection de livres pour enfants ; la boîte incrustée de pierres précieuses sur l'étagère du haut contenait une seringue. C'était son plan B. Elle avait envoyé trente-quatre petits anges de l'autre côté sans jamais avoir eu besoin de s'en servir.

Lenore était effectivement stupéfiante.

La jeune femme ouvrit la boîte et en retira la seringue, la dissimula au creux de sa main, puis s'empara du livre surdimensionné posé sur l'étagère du bas.

— Alors, dit-elle d'un ton enjoué en se retournant, maintenant...

Lenore se tenait debout à côté de la table et regardait Millicent avec un regard empli d'une grande tristesse.

— Vous n'êtes vraiment pas très gentille, dit-elle. (Elle jeta un regard alentour.) Ils sont tous là. Et ils sont fâchés.

Millicent déglutit pour faire passer le nœud qui lui obstruait soudainement la gorge. Elle serra le livre contre sa poitrine, comme s'il pouvait lui servir de bouclier.

— Qui est là, Lenore ?

— Les enfants que vous avez assassinés. Ils m'ont dit pour le thé. Ils m'ont dit ce que vous avez fait.

— Je ne ferais jamais, jamais de mal à mes petits anges, répliqua-t-elle vivement.

Une lueur de pitié s'alluma dans le regard de Lenore. Quel regard adulte... et elle manifestait un calme sinistre.

— Au revoir, mademoiselle Millicent.

Elle tourna les talons pour partir. Elle eut même l'audace de se diriger vers la porte. Millicent était stupéfiée par le culot de la gamine. Lenore pensait-elle réellement qu'elle pouvait sortir d'ici ? Quitter la seule personne qui l'aimerait *jamais* ?

La rage bouillonna en elle. Elle poussa un cri, laissa tomber le livre et brandit la seringue. Elle s'était trompée sur Lenore. Elle n'était pas spéciale. Elle n'était pas stupéfiante. C'était une vilaine, vilaine fille. Elle ne méritait pas d'être un ange. Certainement pas.

— Méchante fille, siffla-t-elle en baissant le bras. Tu iras brûler en enfer.

Lenore s'arrêta et fit volte-face.

— Non, pas moi, répliqua-t-elle, la voix pleine de chagrin. Vous.

La seringue ne l'atteignit jamais.

L'étrange regard bleu de la fillette se mit à flamboyer, aussi dur et froid que le cristal, que la glace... Que la mort.

Un souffle violent surgit soudain de nulle part, faisant voler la porcelaine en éclats, renversant la bibliothèque, déchirant les rideaux de dentelle. Lenore se tenait debout au milieu du chaos, observant d'un regard calme Millicent propulsée vers l'arrière. La seringue tomba, inutile, entre les longs poils roses du tapis.

Millicent atterrit sur la chaise longue, les yeux écarquillés, la bouche ouverte dans un cri silencieux. D'innombrables petites mains exercèrent une pression pour écraser sa poitrine et de minuscules doigts lui agrippèrent la gorge.

Ses poumons furent broyés.

Son cœur ralentit.

Sa vision s'assombrit.

Elle vit alors ses anges, tout autour d'elle, en train de pousser, enfoncer, griffer.

Luttant pour survivre, pour échapper à la colère de ceux qu'elle avait aimés, elle vit Lenore lui lancer un dernier regard plein de pitié, puis quitter la pièce.

Le léger cliquetis de la porte se refermant fut le dernier son que Millicent entendit.

1

De nos jours...

— Elle est dégoûtante.

Norie Whyte regardait sans ciller l'homme vêtu d'une cape noire, sa grande et corpulente silhouette dissimulée sous les couches du vêtement brillant. La capuche lui cachait le visage mais, malgré la bouillie qu'était devenue son cerveau, elle reconnut la voix de l'homme. C'était celui qui ne cessait de faire des allées et venues et de régenter qui que ce soit à la ronde. Les deux types qui la soutenaient gardaient le plus possible leurs distances. Elle s'était habituée à la puanteur, tout comme elle s'était accoutumée à dormir par terre, à déféquer dans un seau, à rester entièrement nue – et à être totalement défoncée en permanence.

— Vous nous avez demandé de nous assurer qu'elle ne puisse plus s'échapper. Pas de la garder propre.

Cette protestation provenait du type chauve sur la gauche, celui qui aimait mater ses seins en se tripotant. Mais il se gardait bien d'essayer de prendre son pied avec elle. Elle avait eu trois gardes

auparavant, mais l'un d'eux avait commis l'erreur de vouloir lui sauter dessus.

L'homme à la cape noire lui avait perforé la poitrine avec son poing magique, avant de regarder froidement ce salaud libidineux se vider de son sang sur le sol. Puis il s'était servi de ses pouvoirs pour transformer le corps en cendres. Tout simplement... *pouf*. Plus de violeur. Puis il avait regardé les deux autres, qui s'étaient pissé dessus, et leur avait calmement demandé : « Vous aussi, vous avez besoin que je vous explique ce que signifie "sacrifice de vierge" ? »

Non, ça n'avait pas été nécessaire.

Elle ne connaissait pas le nom de Cape Noire ni son titre, sa Maison ou son visage. Mais elle savait une chose : c'était un enfoiré.

— Je ne le ferai pas.

Elle n'était pas certaine que les mots aient réellement franchi ses lèvres. Mais lorsque Cape Noire pivota dans sa direction, elle sut qu'il avait entendu sa protestation.

— C'est ton destin, Norie.

— Foutaises.

Sa voix était plus ferme, cette fois, mais le son ressemblait toujours à celui d'une charnière rouillée.

Il lui administra une gifle en plein visage. Le choc du coup résonna jusque dans ses orteils, et sans ses ravisseurs qui la retenaient fermement, elle serait tombée à la renverse. Une douleur cuisante fit palpiter sa joue, mais elle parvint tant bien que mal à tourner la tête et à dévisager Cape Noire avec défi.

Maudits soient les dieux ! Elle avait envie de le frapper. Lui envoyer un coup de genou dans les couilles, lui griffer le visage et lui arracher les cheveux. Mais elle n'en avait pas la force et sa colère se dissipait dans le brouillard de l'apathie, dans la résignation qui lui était presque aussi familière que toutes les autres misérables choses relatives au tournant qu'avait pris sa vie. Elle sut alors que la dernière dose de drogues mêlées de magie faisait son effet. Sa langue s'épaissit et sa tête lui semblait en coton.

— Vous la nourrissez ? s'enquit Cape Noire.

Les gardes s'agitèrent, mal à l'aise.

— On essaie, mais elle veut rien avaler.

— Elle ne peut pas mourir avant la cérémonie, bon sang, fit Cape Noire en soupirant. Très bien. Il est évident qu'elle a besoin d'autres soins que les vôtres, à présent.

— OK. Vous voulez qu'on fasse place nette ici ? demanda le chauve. (Il imita le bruit d'une explosion.) Vous savez, comme on a fait pour les autres endroits ?

— Je prends le relais à partir de maintenant.

Cape Noire s'empara de Norie en la plaquant contre sa poitrine, puis leva une main en direction des hommes, surpris. À travers sa vision brouillée, elle vit la boule de feu jaillir, se diviser en deux, et toucher les deux gardes en pleine poitrine. Elle ne fut pas peinée de voir ces deux salauds se consumer.

Ils hurlèrent en se tortillant, tombèrent au sol et tentèrent de rouler sur eux-mêmes. Mais le feu était issu de la magie et ne ressemblait en rien à

celui créé par un terrestre. On ne pouvait ni l'éteindre ni l'étouffer.

Cape Noire la hissa sur son épaule et s'éloigna. Elle prit vaguement conscience qu'on l'avait enfermée dans un entrepôt. Elle sentit l'air iodé, mais dont la fraîcheur était atténuée par l'odeur de poisson pourri et d'ordures. La nausée monta. Elle espéra presque vomir, rien que pour salir la cape de Son Altesse.

Le bâtiment prit feu et, en quelques secondes, il flambait du sol au plafond. Norie regarda, hébété, les flammes lécher le bois et s'avancer vers le quai. Ce dernier serait bientôt totalement envahi. Il faudrait alors appeler quelqu'un des Services de Protection de la Magie pour combattre le sortilège. Et l'enfoiré qui la portait comme un vieux sac à patates se fichait probablement comme d'une guigne de brûler la ville tout entière.

Cape Noire la jeta à l'arrière d'une limousine. Norie était presque inconsciente en touchant la banquette.

— Tout le monde a une destinée, déclara de nouveau son ravisseur, et tu accompliras la tienne.

Ce furent les derniers mots qu'elle entendit avant d'être engloutie par les ténèbres.

Le shérif Taylor Mooreland claqua la portière de son vieux SUV et fit la grimace en entendant les grincements des ressorts rouillés et du métal usé. Il fallait vraiment qu'il remplace son véhicule, mais ce serait un changement supplémentaire. Et la ville de Nevermore, au Texas, avait déjà eu son lot de changements.

Et bon sang, tout ça venait perturber sa petite vie.

Il aimait la routine. L'ordre. Savoir que les jours se suivaient et se ressemblaient. Il trouvait du réconfort dans la constance.

Il resserra les pans de son épais manteau de laine et le boutonna jusqu'en haut. Puis il s'appuya contre le flanc du SUV et leva les yeux vers les étoiles qui brillaient dans le ciel.

Dire que l'aube n'était même pas encore là !

Il se frotta le visage pour essayer de se débarrasser de la fatigue, mais il avait toujours l'impression d'être un zombie. Il avait besoin de café, mais il lui faudrait se traîner jusqu'à son bureau et se bagarrer avec cette machine ultramoderne. Son assistante, Arlene, avait demandé une nouvelle cafetière, et Gray Calhoun, le magicien Dragon et actuel Gardien de la ville, en avait obtenu une importée d'Italie. D'Italie ! Ce truc était énorme et truffé d'une centaine de boutons et de manettes. On aurait dit un appareil tout droit sorti d'un livre du Dr Seuss. Ces temps-ci, Gray prenait son rôle de Gardien très au sérieux, s'impliquant dans chaque aspect de la protection de la ville et de ses citoyens, sans parler de la gestion générale.

Le vent fouetta le manteau de Taylor, transportant avec lui une odeur de fumée et d'encens – en provenance du Temple, sans aucun doute.

Il se tourna légèrement et s'immobilisa. Le vent portait une autre odeur – une merveilleuse odeur qui lui rappelait les mets que préparait sa mère. Il fut submergé par une vague de chagrin. Elle avait disparu depuis près de six ans à présent, et il ne se passait pas un jour sans qu'il pense à elle.

Il huma l'air. C'était bien une odeur de biscuits.

De cookies.

Ses préférés.

Il jeta un regard alentour, mais Main Street était plongée dans le calme et l'obscurité. Les bâtiments en brique étaient fidèles à eux-mêmes, tout comme les trottoirs et la rue. Au loin, là où Main Street finissait en cul-de-sac, se dressaient le dragon en cuivre jaune et, derrière, le Temple de Lumière. Des gens venaient chaque semaine rendre hommage à la Déesse et à leur ancêtre Dragon, Jaed. Les immenses portes en bois étaient toujours ouvertes, permettant aux fidèles l'accès à la pièce intérieure, avec ses bancs en chêne vernis et ses vitraux chatoyants. La magie permettait aux torches murales de briller d'une flamme éternelle, rouge et orange, les couleurs de Jaed – les couleurs des dragons. Le lieu était ouvert au public jour et nuit.

Il éprouva l'envie soudaine d'aller s'asseoir sur l'un des bancs à l'intérieur pour demander conseil à la Déesse. Il avait toujours eu un but, un objectif. Mais dernièrement, il se sentait déséquilibré, comme si le sol menaçait de s'ouvrir sous ses pieds et de l'engloutir entièrement. Foutus cauchemars. Il n'avait pas passé une seule bonne nuit au cours des six derniers jours. Il ne voulait pas admettre que ces songes lui coûtaient autant physiquement qu'émotionnellement. Malgré tout, il pensa que ça ne lui ferait pas de mal de se confier à Ember. C'était une bonne amie, qui tenait le salon de thé local et possédait toujours un remède à base de plantes pour chaque problème ; elle pourrait

certainement lui préparer un savoureux breuvage magique pour l'aider à trouver le sommeil.

Taylor observa le temple pendant un long moment, telle une balise dans la nuit, un réconfort, avant de se retourner en direction des marches menant au bureau du shérif. Non pas qu'il ait quoi que ce soit contre la Déesse, ou contre la religion en général. Il respectait profondément non seulement la foi des croyants, mais aussi le droit de quiconque de vénérer les déités de leur choix. Mais lui n'était pas un homme d'Église.

Une douleur se mit à palpiter au milieu de son front et il frotta le point sensible. Une aspirine ne lui ferait pas de mal non plus. Après un dernier regard à la rue déserte, il grimpa les marches et déverrouilla la porte.

L'odeur de cookies le suivit à l'intérieur.

— Décrivez-moi la, heu... créature, je vous prie, dit le shérif Mooreland.

Son stylo était en équilibre au-dessus du formulaire que son assistante, Arlene, avait créé spécialement pour ce genre de situation. Il releva les yeux vers l'homme assis dans l'un des fauteuils en cuir qui faisaient face à l'immense bureau antique.

— Elle était rouge, répondit Henry Archer. Rouge, sans le moindre doute.

Il tapotait du bout du doigt son chapeau de cowboy posé sur son genou. Il avait un regard sûr, tout comme son attitude, mais son expression ne cessait d'osciller entre l'incrédulité et le choc.

— Et recouverte d'écailles, aussi.

Taylor hocha la tête, puis baissa les yeux sur les rangées de cases à cocher du formulaire. Son stylo gratta le papier.

— Quoi d'autre ?

— Des ailes, ajouta Henry. C'était un sacré morceau. Elle bloquait la lune, shérif. Elle m'a fait tellement peur hier soir que je me suis emmêlé les pieds et que je suis tombé cul par-dessus tête dans les bégonias de Maureen.

Taylor réprima un sourire.

— Et comment Maureen a pris ça ?

— À peu près aussi bien que vous l'imaginez, répondit Henry en souriant. Ça embêterait Ant de venir voir si on peut les récupérer ?

— Je suis sûr qu'on peut trouver un moyen de le convaincre, dit Taylor. Surtout s'il y a une tarte aux pommes de Maureen en jeu.

— Il en restait trois au frigo quand je suis parti, dit Henry. Plus ma femme est inquiète, plus elle cuisine. (Il gloussa.) Parfois, je la mets en boule exprès pour qu'elle me prépare une tarte aux mûres.

Le sourire de Taylor s'élargit, puis il reporta son attention sur le rapport.

— Alors très bien, Henry. Autre chose ?

Ce dernier hésita, puis poussa un soupir.

— J'ai vu un dragon, shérif. C'était presque comme si la statue de la place principale était venue à la vie. Vous ne pensez pas qu'un des magiques a pu lui jeter un sort ou quelque chose ?

Henry cherchait une explication – autre que « eh bien, avoir vu un dragon voler dans le ciel de Nevermore ». Dans un monde où certaines

personnes étaient capables de parler aux morts, de contrôler les éléments ou, comme le petit frère de Taylor, de faire pousser des végétaux sur un sol stérile, la possibilité de voir un dragon en chair et en os faisait toujours complètement paniquer les gens.

— La statue est protégée. Personne ne pourrait faire une blague pareille même si quelqu'un était assez stupide pour seulement essayer, dit Taylor. (Il observa son ami. Un détail avait titillé ses instincts et il savait qu'Henry lui cachait quelque chose.) Quoi d'autre ?

Henry fit la grimace.

— Je jure que je n'étais pas en train de boire, dit-il. On a pris l'habitude de ne plus avoir d'alcool à la Maison à cause de Lennie... enfin, tu sais. C'était pas trop notre genre, de toute façon.

Il fit une pause et baissa les yeux.

Taylor accorda un instant à son ami. Huit mois plus tôt, le plus jeune fils d'Henry et Maureen, Lennie, avait trouvé la mort. La disparition du jeune homme comptait parmi les trois décès dont la responsabilité avait été imputée au demi-frère et ancien adjoint de Taylor, Ren Banton. Ren était mort lui aussi, et c'était aussi bien comme ça. Bon sang de bonsoir. Au final, six personnes avaient trouvé la mort trop précocement. Toute cette débâcle pesait encore lourdement sur l'esprit de Taylor, mais au moins, la vie avait repris son cours normal – si on pouvait qualifier la vie à Nevermore de *normale*.

— Bref, dit Henry, j'ai vu quelqu'un sur son dos. Taylor cligna les yeux.

— Vous avez vu quelqu'un *monter* le dragon ?

Henry hocha la tête.

— Une femme. Je crois qu'elle portait... heu, vous savez... une nuisette.

Oh, pour l'amour de... Taylor réprima un gémissement. Il ajouta consciencieusement la description sous la mention « Détails supplémentaires », puis reposa le stylo.

— C'est tout ?

— Oui, m'sieur. (Henry se leva et reposa son chapeau sur sa tête.) Merci d'avoir pris le temps de m'écouter.

— J'apprécie que vous soyez venu me voir.

Il se leva et contourna le bureau pour serrer la main d'Henry, puis le raccompagna jusqu'à l'entrée principale.

— Vous retournez au magasin ?

— Ouais.

— Passez le bonjour à Maureen.

— Ça marche.

Taylor suivit l'homme des yeux puis jeta un regard vers le bureau d'Arlene, tout aussi imposant et antique que le sien. Il éprouva un sentiment de satisfaction en constatant que tout était à sa place. Le bureau avait connu des modifications ici et là au fil des ans, mais comme la plupart des choses à Nevermore, il était resté sensiblement le même. Taylor aimait la continuité du tout, aimait savoir que ce bâtiment et tout ce qu'il abritait avaient été utilisés par ceux qui avaient veillé sur la ville avant lui.

Arlene maintenait l'ordre et la propreté, exactement comme il l'aimait. Le sol à damier noir et

blanc brillait malgré son âge. Il soupçonnait Arlene de se servir de produits nettoyants aux pouvoirs accrus par la magie, ce qui ne lui posait aucun problème ; il ne voulait pas mettre la main au coffre pour remplacer quoi que ce soit s'il n'y était pas obligé.

Taylor joignit ses mains dans son dos et jeta un regard circulaire à la pièce. Sur la gauche du bureau d'Arlene se trouvait une porte verrouillée qui menait aux archives. Seule Arlene s'y aventurerait, lui ne voulait pas se risquer à envahir ce domaine. Son propre bureau se trouvait à droite de l'entrée et faisait face à Main Street. La baie vitrée lui offrait une vue complète sur le centre-ville, bien qu'il n'y ait pas grand-chose à voir.

Un couloir étroit conduisait à l'ancien bureau de l'adjoint, à un placard à fournitures, aux toilettes et à la salle à café, ainsi qu'à la porte du fond qui donnait sur la ruelle. Au-delà de la salle à café, la porte de sécurité menait au sous-sol et aux cellules rarement utilisées. L'une d'elles avait été créée dans l'unique but d'étouffer les pouvoirs des magiques, mais il n'avait jamais eu l'occasion de s'en servir.

Satisfait de constater que tout était en ordre, Taylor revint dans l'entrée et prit une profonde inspiration. Mais avant de pouvoir profiter de cet instant, un coup d'œil à sa montre lui fit froncer les sourcils. Arlene était partie depuis plus d'une demi-heure. Deux fois par jour, elle traversait la rue pour aller voir Atwood Stephen. L'homme, que le shérif comparait à un rhinocéros épuisé, était le propriétaire du Service de Ramassage des

ordures de la ville et de l'hebdomadaire, le *Nevermore News*. Son état de santé s'était rapidement détérioré, et pas même le don de guérison de Lucinda n'avait pu ralentir son déclin. Le neveu d'Atwood, Trent Whitefeather, prenait de plus en plus en charge les responsabilités de son oncle. Il était en dernière année de lycée et, malgré le fardeau de sa vie domestique, il obtenait toujours des notes exemplaires.

Tandis que Taylor se dirigeait vers son bureau, il entendit le cliquetis de la porte d'entrée et se retourna. Il s'attendait à voir apparaître Arlene, en train de se plaindre de l'entêtement d'Atwood, mais, à sa grande surprise, il aperçut Gray Calhoun. Le magicien portait toujours les cheveux longs mais, ces temps-ci, il les égalisait soigneusement. Il avait le nez crochu, les angles du visage tranchants comme des lames, aussi perçants que l'expression dans ses yeux bleus. Une cicatrice effacée s'étirait sur le côté gauche de son visage, de sa tempe jusque dans son cou, et plongeait sous le col de son tee-shirt.

— Gray, dit-il avec un signe de tête.

— Salut, Taylor, répondit Gray avec un sourire.

Il souriait souvent ces derniers temps. C'était l'enfoiré le plus heureux de la ville et Taylor se sentait... eh bien, jaloux du bonheur conjugal de son ami. Mais conscient de sa propre mesquinerie, il serra chaleureusement la main de Gray en disant :

— Allez, viens. Arlene a remplacé cette foutue machine par un bon vieux paquet de café moulu.

— Tu vas peut-être vouloir quelque chose d'un peu plus fort, dit Gray en suivant Taylor jusqu'à la

salle de pause. Je viens d'apprendre que ma mère sera là à temps pour notre célébration du Samain. Avec son équipe complète de douze licteurs.

— Douze gardes du corps ? fit Taylor en invitant son ami à s'asseoir. Je croyais qu'elle voyageait avec trois d'entre eux seulement.

— Tous les Consuls ont été encouragés à garder leurs licteurs auprès d'eux. La situation est tendue dans les sphères politiques, déclara Gray. La rumeur court que la Maison des Corbeaux pourrait se séparer du Grand Tribunal.

La surprise fit stopper net les gestes de Taylor. Il ne prêtait que peu d'attention aux événements extérieurs à Nevermore, mais bon sang, c'était une bien mauvaise nouvelle.

— Ils peuvent faire ça ?

— Il n'y a pas de précédent, déclara Gray. Pas depuis la création des Maisons et du premier Grand Tribunal, il y a deux cents ans. Si les Corbeaux se retirent de la structure gouvernementale actuelle, ça pourrait déclencher une guerre.

— Voilà qui va embrouiller les terrestres, aussi. Ça ne plaira pas aux non-magiques d'apprendre que des sorcières et des magiciens mal intentionnés pourraient être lâchés dans la nature.

— Espérons que les Consuls actuels pourront ramener les Corbeaux à la raison.

— C'est ça, fit Taylor, espérons. (Il fit une pause.) Alors, tu as assez de place chez toi pour accueillir tous ces visiteurs ?

— Pas pour douze géants et encore moins pour l'angoisse de ma mère. Quand je lui ai dit que j'avais épousé Lucinda, je crois que sa tête a explosé.

— Eh bien, tu as quand même épousé la sœur de ton ex-femme, qui a vendu ton âme à un seigneur démon.

— Je suis au courant, dit sèchement Gray.

Taylor tendit une tasse au Gardien et s'installa en face de lui.

— Je suis surpris que Leticia ne soit pas revenue plus tôt.

— Aucun doute qu'elle reste à l'écart pour pouvoir comploter en privé. (Il secoua la tête.) Je suis injuste. Elle est bouleversée, je le sais, mais une fois qu'elle aura rencontré Lucy, elle se fera à l'idée.

Taylor n'en était pas si sûr. Leticia était une femme spectaculaire, mais elle était extrêmement têtue.

— Combien de temps va-t-elle rester ?

Gray cligna les yeux.

— Ah. Disons, tout le temps que durera le festival du solstice d'hiver.

— Alors elle sera là pour... (Taylor plissa les yeux.) Oh, merde. Tu ne lui as pas dit ?

— Non. À part toi, Ember et Rilton, on ne l'a dit à personne.

— Eh bien, tu n'es pas obligé, dit Taylor en levant les yeux au ciel. Pas avec tous les rapports que j'ai reçus.

— Désolé. On essaie d'être discrets, mais ce n'est pas facile.

— Ce n'est pas rien de se transformer en dragon. (Il lui jeta un regard direct.) Ni de voler quand bon te semble avec Lucy sur le dos.

— Oups.

— Ouais, *oups*, dit Taylor. Tous ces récits comme quoi les ancêtres magiques auraient été des métamorphes... les gens pensent qu'il s'agit de légendes. Et tu vas leur prouver le contraire. Tout le monde saura que tu es le disciple de Jaed.

— Tu redoutes que les gens ne découvrent que Nevermore est une zone sensible de magie.

— Ça finira par se savoir à un moment ou un autre.

— Nous devons faire confiance à la Déesse, Taylor.

Taylor hocha la tête, mais détourna les yeux. Il n'était pas un magique. Il vivait parmi eux, avait de la famille chez eux, et travaillait pour eux, mais il était un terrestre. Et l'allusion de Gray à une éventuelle guerre magique ne lui plaisait pas. Tout ça parce que les Corbeaux abandonnaient la structure officielle ? Dans une guerre de sorciers, une zone sensible de magie comme Nevermore constituerait un bien immobilier de premier ordre. Ouais. Ce serait dur pour tout le monde, mais surtout pour les gens dépourvus de pouvoirs magiques.

Gray vida sa tasse.

— Je dois retourner auprès de Lucy. La fête d'Halloween n'aura lieu que dans deux semaines, mais ma tendre épouse est déjà en train de sortir les décorations. Tu viendras, n'est-ce pas ?

— Je ne voudrais pas manquer ça, répondit Taylor. Et je gagnerai ce concours de sculpture de citrouille.

Gray éclata de rire, donna une tape sur l'épaule de Taylor et quitta la pièce en lui adressant un dernier signe de la main.

Taylor alla rincer leurs tasses dans l'évier.

Une violente douleur lui perfora le milieu du front et se mit à palpiter. Il lâcha la tasse et l'entendit à peine se fracasser par terre. Il vacilla et pressa une main contre sa tête. Maudits soient les dieux ! Une lueur vive dansait devant ses yeux et il poussa un gémissement. Puis il entendit une sorte de sifflement, comme un bruissement d'ailes.

Accepte ce qui t'appartient, Taylor.

Puis la douleur disparut.

Il se redressa lentement en s'essuyant le front, et tenta de retrouver son équilibre.

Qu'est-ce que c'était que ce bordel ? !

Il prit quelques inspirations en ouvrant et fermant les poings. Au prix de quelques pénibles efforts, il parvint à repousser l'effroi qui s'était emparé de lui comme un boa constrictor.

— Taylor !

La voix paniquée d'Arlene s'engouffra dans la salle de pause depuis l'entrée principale et le débarrassa des résidus de peur et de douleur. Il la trouva dans l'entrée, le souffle court, une main tremblante pressée contre sa gorge. Elle avait les yeux ronds comme des soucoupes.

— C'est Atwood ! s'écria-t-elle. Cette espèce d'imbécile s'est suicidé !

Taylor parvint à rattraper Gray avant qu'il ait atteint le bout de la rue. Ils se rendirent ensemble à l'étroit bâtiment en brique qui abritait les bureaux et le domicile d'Atwood. Arlene avait voulu les accompagner, mais Ember, arrivée avec du thé et des paroles de réconfort, était parvenue à

convaincre la pauvre assistante du shérif de ne pas bouger.

— Où est Trent ? demanda Gray.

— Toujours en cours. En général, il rentre pour déjeuner et vérifier que son oncle ne se porte pas trop mal. Arlene l'a croisé sur le trottoir et ils ont bavardé une minute. Et elle est entrée pour sermonner Atwood sur son état de santé.

— Et il respirait encore ?

— Comme un buffle en plein effort, répondit Taylor. (Il perçut le regard de Gray et lui adressa un sourire abattu.) C'est l'expression qu'a employée Arlene. Il était en haut dans son appartement, en train de se prélasser sur son canapé devant la télé. Elle s'est assurée qu'il prenne ses médicaments, a lavé la vaisselle du déjeuner, puis elle est allée dans la cuisine pour préparer un thé aux herbes – tout en lui cassant les oreilles, probablement. Deux secondes après, il avait disparu. L'appartement n'est pas très grand. Deux chambres, une salle de bains, le salon et une minuscule cuisine. Elle s'est dit qu'il s'était sûrement traîné jusqu'au rez-de-chaussée pour faire une razzia dans les paquets de gâteaux. Trent m'a dit qu'Atwood planquait des cochonneries dans tous les coins et recoins.

— Quelle tête de mule, fit Gray en secouant la tête. Il aurait quitté l'appartement et il serait descendu sans qu'Arlene l'entende ?

— Apparemment. Quand elle s'est aperçue de sa disparition, elle est partie à sa recherche. Elle l'a retrouvé dans le local d'archives du journal. Elle

dit qu'il s'est tiré une balle et qu'elle n'a absolument rien entendu. (Il soupira.) Bon, pas la peine de rester plantés là à nous tourner les pouces.

Suicide ou pas, ils prirent tout de même les précautions habituelles sur une scène de crime. Gray et lui enfilèrent des gants et des protections pour leurs chaussures. Puis Taylor ouvrit la porte et ils pénétrèrent dans l'entrée lugubre.

Le linoléum qui recouvrait le sol était crasseux – sans parler des fissures et des trous qu'il présentait çà et là. Les murs turquoise étaient tachés et, à plusieurs endroits, la peinture s'écaillait, laissant apparaître un papier peint aux motifs de fleurs fanées. L'air sentait le cigare froid et les plats préparés. Une sorte de parfum floral essayait de percer à travers la puanteur, mais toutes les tentatives pour couvrir *l'eau d'Atwood* avaient misérablement échoué. Au bout du couloir, une cage d'escalier menait à l'appartement. Sur la gauche, l'unique porte d'entrée du Service de Ramassage de Nevermore. Taylor savait que le petit bureau contenait une table, deux chaises, une vieille machine à café, ainsi que deux armoires à documents qui ne fermaient plus à cause de l'abominable système de classement d'Atwood (qui consistait, par exemple, à fourrer les moindres reçus et les plaintes écrites dans le premier tiroir ouvert).

Sur la droite, la porte des bureaux du journal. Elle était légèrement entrouverte et Taylor poussa le verre dépoli qui portait l'inscription, gravée en lettres d'or effacées : *NEVERMORE NEWS*. Il pénétra à l'intérieur. Gray lui emboîta le pas et ils



10911

Composition
FACOMPO

Achévé d'imprimer en Italie
par Grafica Veneta
Le 6 octobre 2014

Dépôt légal : octobre 2014.
EAN 9782290103418
L21EPSN001343N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion